

## 7. RESURRECTION

1. Esprit et chair. L'histoire du christianisme primitif a été marquée par une tension entre la théologie biblique et l'anthropologie grecque, entre la représentation de Dieu comme donateur de son esprit à la chair et de l'homme comme composé d'un corps et d'une âme et, ainsi, entre la foi en la résurrection et la croyance en l'imortalité. Un des effets de cette tension fut un déplacement de l'idée de résurrection depuis le siècle présent en direction du siècle futur, depuis les fins avant-dernières vers les fins absolument dernières, depuis la vie de l'Eglise dans le monde et dans le temps jusqu'à la consommation des siècles et la fin du monde.

Aussi, tandis qu'à son origine, le mouvement issu de Jésus était essentiellement résurrectionniste, dès le deuxième siècle il fut en bien des endroits fortement immortaliste. Il résulta de là que les plus grands penseurs du mouvement eurent souvent la tâche difficile et ingrate de lutter contre l'entropie du langage qui privilégiait exagérément le souci de l'âme individuelle et de son salut dans l'au-delà de la mort, et de constamment ramener l'attention des meilleurs sur la présence et la représentation du Christ ressuscité dans un corps qui est l'Eglise et qui doit se faire être au monde pour y être serviteur de Dieu, peuple du Seigneur et, grâce à l'Esprit, lumière des nations.

Or, en ce 20<sup>e</sup> siècle finissant, où la doctrine chrétienne, afin de se mondialiser, se déshellénise et se rebiblicise, une des fonctions de la théologie la plus attentive à l'histoire est sans doute, en revenant aux origines, de montrer comment il y avait là et comment il y a toujours en réserve un ensemble de représentations affectivement chargées qui, étant d'essence poétique, contient une christité que la chrétienté n'a pas épuisée et qui recèle une puissance d'intégration des différences encore en grande partie inexploitées. C'est à cette monstration qu'on s'applique dans les paragraphes qui suivent.

2. Ressusciter. Le verbe français ressusciter s'emploie dans la tradition chrétienne primitive pour traduire deux verbes grecs différents: égeiro, qui signifie éveiller, et anistèmi, qui signifie susciter. Voici un relevé des principaux emplois dans les plus anciens ouvrages de cette tradition. Egeirô y a comme sujet soit Pierre, soit Paul, soit Jésus, soit Dieu et, comme objet, soit David (Ac 13,22), soit un handicapé musculaire (Mc 2,11), soit une personne réputée physiquement morte (Mc 5,41), soit Jésus (Mc 16,5), soit le temple de son corps (Jn 2,19), soit ceux qui, morts par suite du péché, sont revenus à la vie par suite de la foi (Ep 2,1-8). De son côté, anistèmi est employé: au transitif, pour signifier la suscitation d'une descendance (Mt 22,24) ou un prophète (Ac 3,22); et beaucoup plus souvent, à l'intransitif, pour désigner soit l'acte de se lever (Mc 14,27), soit surtout l'acte par lequel un trépassé est relevé d'entre les morts (Mc 8,31; 9,9; Ac 9,40). C'est aussi dans ce dernier sens qu'est employé le substantif anastasis.

3. Métaphore. Telle qu'elle est exprimée dans la langue, la résurrection est une métaphore: elle évoque une après-mort d'après la représentation de l'éveil d'un dormeur ou le relèvement d'un prostré. Sa signification est de poésie plus que de prose et, plus d'une volonté de sens que d'une saisie rationnelle d'une signification commune. Or cette volonté de sens et son expression dans des emplois métaphoriques coexistent dans les textes normatifs de la tradition chrétienne primitive avec les figures de l'exaltation et de la "spiritation" (don de l'esprit). Là, ces trois métaphores ont un même référé, - la vie qui dure -, mais elles font usage de représentations différentes du mouvement et des lieux entre lesquels il se produit. Dans l'exaltation, le mouvement est selon la verticale, il va du bas vers le haut, de la terre au ciel, du monde au Père. Dans la spiritation, il est selon la perpendiculaire, il va du haut vers le bas, du ciel à la terre, de Dieu au monde. Dans la ressuscitation, il est selon l'horizontale et la temporalité, il va de l'avant à l'après et il implique que le sens du mot corps est infléchi en direction d'une métamorphose (2 Co 3,18), d'une corporalité paradoxale, même et autre, dans mais non du monde (Jn 8,23; 17,11-16).

4. Narration. Comme bien d'autres, ces trois métaphores peuvent être soit des amorces de récits virtuels soit des concentrés de récits existants. Mais, tandis que celles de l'exaltation et de la spiritation n'ont été que peu narrativisées (ascension, pentecôte), il en fut autrement de celle de la suscitation-éveil, laquelle a généré des récits nombreux et divers, tantôt brefs et tantôt élaborés: ensevelissement de Jésus, ouverture du tombeau, annonce de sa résurrection, apparitions, guérisons de paralytiques, relèvement de personnes réputées mortes, scénario apocalyptique, conversion du fils prodigue, passage des croyants de la mort à la vie, éveil de certains pour une résurrection de jugement et d'autres pour une résurrection de vie, première et seconde résurrection.

5. Intertexte. Dans le corpus normatif et poétique de la tradition chrétienne, de par leur multiplicité et diversité, ces récits ont pour fonction de disposer les lecteurs et auditeurs à ressaisir le sens comme passant, pour ainsi dire, entre les textes, comme étant intertextuel. Le sens est dans la lettre mais il est nécessaire que celui qui lit comprenne (Mc 13,14). L'Esprit qui a fait mettre un certain nombre de textes par écrit est le même qui écrit dans les coeurs (2 Co 3,1-3) et qui donne aux coeurs qu'il a éclairés de voir clair dans ses textes. Paraphrasant une proposition très dense de Paul, on pourra dire que 1) par les oeuvres écrites sous l'inspiration de l'Esprit, 2) l'Esprit de Dieu, 3) infusé dans l'esprit de l'homme, 4) donne à ceux qui vivent selon l'esprit, 5) de communiquer les choses de l'esprit, 6) à ceux qui, dans la chair, aspirent à l'esprit (1 Co 2, 10-13).



9. Ez 37,1-14. On réfléchit d'abord sur deux oracles contenus dans le Livre d'Ezéchiel. Les classes dirigeantes de l'ancien royaume de Juda se trouvaient alors en exil à Babylone et elles désespéraient de jamais voir leur peuple se reconstituer comme une nation et un Etat. Le premier oracle s'articule autour de la triade de Yahvé, du fils d'homme et de l'esprit. Le peuple apparemment mort, le prophète (le poète) se le représente tel un ensemble d'ossements dispersés sur un champ de bataille et longtemps après que les corps des guerriers abattus eurent été décharnés, et il s'entend ordonner par Yahvé de prononcer, en tant que fils d'homme, des paroles de vie, et de faire rendre le souffle aux ossements. Et, dans la vision, cela se produit. Dans le second oracle, la représentation est différente, c'est celle de tombeaux fermés de grosses pierres d'où les morts ne peuvent aucunement s'échapper; et cette fois c'est Yahvé lui-même qui parle. Il annonce qu'il ouvrira les tombeaux et que le peuple vivra.

Ces deux oracles sont des expressions de foi et d'espérance. Le prophète de l'exil encourage ses compatriotes à mettre leur confiance dans le Dieu dont ses prédécesseurs avaient annoncé qu'il châtierait son peuple s'il ne mettait pas en lui seul sa confiance, et c'est à ce peuple effectivement dispersé et considéré comme châtié qu'Ezéchiel déclare que son Dieu va le faire revivre et sortir de ses tombeaux. L'idée est celle d'une résurgence, sinon d'une dynastie ou d'une monarchie, du moins d'un peuple royal qui héritera des promesses faites à David (Is 55,3). Mais, sans ces mots, la représentation est celle d'une revivification, d'une résurrection corporelle et d'une sortie des tombeaux.

Les poètes-prophètes qui, interpellés par l'Affaire-Jésus, ont cherché à en exprimer la signification en réemployant des représentations traditionnelles, ont raconté la condition dont ils croyaient qu'elle fut la sienne après sa crucifixion, se sont sans doute souvenus des oracles d'Ezéchiel quand ils ont raconté la visite des femmes au tombeau et leur constatation que le tombeau était ouvert.

Dans le modèle biblique aussi bien que dans sa reprise évangélique, la résurrection est l'interprétation d'un ensemble de convictions: 1) Dieu est fidèle; 2) il s'est associé un peuple serviteur de son projet de salut universel à la condition qu'il croie en lui; 3) ce peuple ayant été incrédule, Dieu l'a châtié; 4) mais il a signifié à ceux qui, ayant souffert et constaté la vérité des oracles de jugement, ont commencé de croire aussi en celle des oracles de salut, la capacité de Dieu de faire vivre des "morts"; 5) cela devait se faire par un fils d'homme qui, ayant comme Dieu la capacité de faire vivre les morts, répandrait son Esprit sur toute chair.

Ainsi, dans son acception première, la résurrection est une représentation qui fait partie de l'interprétation d'un événement intérieur à l'histoire et non pas encore de la représentation des fins absolument dernières.

10. Lectures. Le récit marcieu de la visite des femmes au tombeau peut être lu de trois façons principales. Naïvement: comme un reportage fidèle de ce qui s'est réellement passé un certain matin de printemps de l'an 30 à Jérusalem et où ont été impliquées quelques femmes qui avaient admiré Jésus et se souciaient de lui procurer une sépulture honorable. Critiquement: en se plaçant aux différents points de vue formel, littéraire, historique, structural, génétique, rhétorique, théologique...de manière à le comprendre selon son intentionnalité propre, selon ce que, en lui-même, il veut dire et selon ce que, à l'esprit du ou des auteurs et des publics cibles, il disait effectivement. Postcritiquement: comme une minitotalité poétique dont le sens, au moyen et au-delà des recherches critiques, est plus saisissant que saisi et qui, par ceux qui admettent la validité du jeu de langage théiste, est reçu comme une parole vive et vivifiante de celui qui régit l'univers et dévoile en différents textes différents aspects de son dessein de vie sur le monde.

En ce troisième cas de figure, le sens du récit de la visite au tombeau est proprement inépuisable. Car, alors, si les thèmes qu'il utilise sont médités comme des lieux où font surface des signifiants ailleurs disséminés et ici rassemblés pour, ensemble, faire sens, on doit dire qu'ils n'ont ni n'auront jamais fini de produire en différentes personnes et communautés priantes des effets de science et de sagesse, d'intelligence et de conseil, de courage et de révérence. A vrai dire, cette sorte de lecture est elle-même, dans le lecteur, un effet de ces effets anticipés quand ils sont compris comme des dons de l'Esprit qui remplit l'univers et qui, dans un lieu particulier, s'investit totalement.

Les lecteurs qui sont disposés à lire le texte dans cet esprit n'ont pas à se soucier d'abord de méthode ou de lieu dont il faudrait partir: du sujet ou de l'objet, de la lettre ou de l'esprit, de la foi ou de la raison, de l'Écriture ou de la dogmatique, de Dieu ou de l'homme, de l'histoire événementielle et positivement vérifiable ou de l'interprétation, de la tradition ou de la rédaction. Ceux-là se savent embarqués par grâce sur un fleuve d'eau vive qui, sous un ciel tantôt d'azur incandescent et tantôt de pluie diluvienne, coule vers la mer toujours recommencée. Ainsi disposé, ils se laissent aller à la rencontre de l'événement dont ils pressent qu'il ne fut passé que parce qu'il avait été futur et qu'il peut toujours être rendu présent.

11. Le jeune homme vêtu d'une robe blanche. En laissant des fils divers se rejoindre sur la trame et former un tissu, on fera comme si le personnage de récit que le texte désigne comme un jeune homme était une personne historique dont la tradition a intentionnellement occulté l'identité mais sur laquelle il nous est possible de mettre un nom de personne. 1) Le récit de Mt 16-22 met en scène un jeune homme; 2) dans le parallèle marcien, il est dit de cet interlocuteur que Jésus l'aima (Mc 10,21); 3) dans le 4e évangile, il y a un disciple que l'auteur caractérise par le fait que Jésus l'aimait (Jn 13,23; 19,26; 20,2.8; 21,7.20-23). 4) Et d'après Jn 11,3.5.36, Jésus aimait Lazare; 5) dans la parabole du bon pauvre et du mauvais riche, Luc donne un nom au pauvre, ce qui est un cas unique dans ce genre littéraire; il l'appelle Lazare (Lc 16,19). Le jeune homme riche que Jésus avait exhorté à se faire pauvre et à le suivre aura fini par obéir et sera devenu réellement pauvre et même, pour les autres suivants de Jésus, le type du pauvre selon le Christ. 6) Toutefois, avant de se tourner vers Jésus, cet homme était, à cause de sa résistance et de son péché, triste à en mourir et il fut aux portes de la mort (2 Co 7,10; Jn 11,3; Mc 14,34). 7) Cependant, Jésus le visita et, par sa parole de vie (Jn 6,63), le fit passer de ténébras à la vie (Lc 15,24.32; Jn 5,24-27; 11,1-44; 12,9); 8) lors de la Pâque qui précéda sa mort, Jésus donna quelques indications qui donnaient à entendre qu'il prévoyait sa mort par la trahison d'un de ses proches et qu'il ne se déroberait pas à son destin (Lc 22,15-18). 9) Outre Marthe et Marie, ses soeurs, Lazare avait un frère, Judas, celui qui allait trahir Jésus (Jn 11,1-5; 12,1-8). 10) Avec eux, il demeurait à Béthanie, qui est un village sis sur le flanc sud-est du Mont des Oliviers. 11) C'est là que Jésus se retira quand il vint en Judée pour la dernière fois (Mc 11, 1.11.19). 12) C'est là aussi qu'il passa sa dernière nuit, dans l'angoisse, et qu'il lança un grand cri étonnant: papa (en araméen: Abba). Comme c'était dans le jardin de la maison familiale que Jésus se trouvait alors, Lazare l'entendit et en fut bouleversé: il sera l'un des principaux formateurs de la tradition johannique où la paternité de Dieu est omniprésente et y côtoie constamment la filialité de Jésus. 13) Lorsque la cohorte vint arrêter Jésus sous la conduite de Judas qui connaissait le lieu où il se trouvait puisque c'était chez lui, Lazare, qui s'était couché enveloppé seulement d'un drap (mortuaire), se leva en hâte et suivit la troupe; comme on voulait s'emparer de lui aussi, il laissa son vêtement et s'enfuit nu; c'est un incident qu'il ne devait jamais oublier (Mc 14,51-52). 14) Puis, avec sa soeur Marie, il se rendit au lieu où Jésus fut exécuté (Jn 19,25-27). 15) Quand le corps de Jésus eut été descendu de la croix et mis en terre, et que des femmes, dont sa soeur, conçurent le projet d'embaumer le cadavre, Lazare fut d'avis que cela était vain, car lui-même avait été comme mort et pour ainsi dire déjà enseveli et entouré de bandelettes et mis au tombeau mais, par la parole de Jésus, il était sorti de sa léthargie: il devait en être de même a fortiori de Jésus (Jn 11,44; 20,3-8).

On peut donc méditer la possibilité que c'est à Lazare que la tradition préévangélique attribuait la formulation de la condition de Jésus après sa mort dans les termes du langage résurrectionniste. Dans la tradition sous-jacente à Jn 20,3-10, les membres de la communauté johannique devaient être encore capables de l'identifier sous les traits du disciple que Jésus aimait. Dans la tradition que Marc a recueillie, la personne historique est devenue un personnage poétique et sa personnalité s'est effacée derrière son rôle. Par la robe blanche dont il est revêtu, le jeune homme est assimilé aux personnages de ces récits apocalyptiques auxquels appartient le thème de la résurrection (Ap 3,5.18; 4,4; 6,11; 7,9.13; 19,14). Cet effacement était dans la logique du discours chrétien, car, comme l'interprétation que, par hypothèse, Lazare avait proposée a été ensuite retenue comme régulatrice de la manière commune de comprendre Jésus, il fallait penser que ce n'est pas tellement lui qui s'exprimait alors mais l'Esprit Saint qui parlait par lui (Mc 13,11). Chez Matthieu, l'effacement est achevé et le récit met en scène non plus un homme mais un ange (Mt 28,5). Dans le 4e évangile, les personnalités de l'Esprit et du disciple que Jésus aimait sont décrites au moyen de traits semblables: ce sont des témoins véridiques (Jn 15,26; 21,24), si bien qu'on a pu dire que le disciple que Jésus aimait était l'incarnation de l'Esprit.

12. Triduum pascal. On ne peut écarter la possibilité que la distribution des trois événements: mort, sépulture, résurrection de part et d'autre de la pâque juive soit un effet d'interprétation théologique plus que de réalité historique. Il se peut, en effet, que ce soit à l'automne que Jésus a été crucifié. La fête (Mc 14,2) est celle des Tentés (1 R 8,2.65; Ez 45,25); c'est à ce moment qu'on coupe des branches, des rameaux (Mc 11,8); à ce moment qu'on s'attend à trouver des fruits sur les figuiers (Mc 11,13); c'est après la vendange qu'on boit le vin nouveau (Lc 22,18). En ce cas, on aura historicisé une conviction: Jésus est l'Agneau, la Pâque (1 Co 5,7; Jn 1,29; 19,36; Ap 5,6).

13. Kérygme. La séquence de 1 Co 15,3b-4: mort, ensevelissement, visite au tombeau est un minirécit qui a dû être composé au plus tard à la fin des années 40. Celle de Mc 15,20-16,8 est un mégarécit qui date vraisemblablement des environs de l'an 70. Il est donc probable que le récit marcien a été composé comme un élargissement du kérygme (=message évangélique). En effet, les trois mentions de la présence des femmes (15,40.47; 16,1) scandent les trois mêmes moments. On aura donc pensé que, pour les fins de la piété et de la contemplation, il était utile de narrativiser le noyau dur de la foi commune et d'y faire culminer la "vie de Jésus", la totalité du grand récit fondateur.

14. Pré et postrésurrectionnel. Les récits étant des minitotalités où le tout de la pensée se condense diversement, il importe relativement peu que, dans les ouvrages appelés évangiles, ils soient placés à tel ou tel endroit, à tel ou tel moment, et même soit avant soit après la mort de Jésus. Car, même ceux qui sont les plus apparemment historiques sont chargés de valences postrésurrectionnelles, et plus d'un trait de ceux qui figurent dans des récits d'apparition du Ressuscité semblent des transpositions d'événements qui furent probablement antérieurs.

Le cas le plus clair est celui de la pêche abondante que Luc situe au début de l'activité publique de Jésus et Jean à la toute fin de son ouvrage (Lc 5,1-11; Jn 21,1-14). La promesse de l'Esprit se trouve, dans l'ouvrage en deux tomes de Luc, après la résurrection (Lc 24,49; Ac 1,4.8), mais chez Jean elle précède (Jn 14,16s etc). La déclaration de Jésus selon laquelle tout pouvoir lui a été donné sert de conclusion à l'ouvrage de Matthieu (Mt 28,18), mais elle avait été anticipée en 11,27 et, dans le 4e évangile, elle est consignée dans l'un des premiers chapitres (Jn 3,35). L'impression de voir un esprit ou un fantôme est prérésurrectionnelle dans Mt 14,26 et Mc 6,49, mais postrésurrectionnelle dans Lc 24,37. La primauté de Pierre, qui est solennellement proclamée au milieu de la vie publique dans le premier évangile (Mt 16,16-19) et peu avant la passion dans le troisième (Lc 22,31), est reportée après Pâque dans le quatrième (Jn 21,15-17). Le pouvoir de remettre les péchés est attribué au Fils de l'Homme dès le début de l'évangile de Marc (Mc 2,5.10) et encore ensuite chez Mt 18,18.21, mais chez Jean seulement après la résurrection (Jn 20,23).

15. Evangile. Ainsi, on peut penser que c'est le choix du théologème de la résurrection qui a le plus contribué à la rédaction des évangiles canoniques. Par elles seules, les métaphores de l'exaltation et de la spiritation n'auraient pu servir d'amorce à une "vie de Jésus". Car, dans la perspective de l'élévation, Jésus était Seigneur et il était exalté et lointain, et, dans la perspective du don de l'Esprit, avant la mort de Jésus, ses suivants, qui manquaient de l'assurance qu'il avait et qui est un effet de l'effusion de l'Esprit Saint (Ac 4,31), n'auraient pu figurer, dans les récits fondateurs, comme ceux qui allaient assurer sa succession. Mais le langage résurrectionnel avait, lui, cette capacité. Il permettait de représenter Jésus et les siens dans la relation de maître à disciples, de révélateur à bénéficiaires de la révélation, sous forme d'épiphanies secrètes, de manifestations obscures, d'événements qui forçaient l'interrogation sans déjà offrir de réponse claire mais qui disposaient, le moment venu, à l'accueillir (Mc 4,10-12.41).

16. Archétype et répétition. De cette manière, on s'explique comment il a été possible à ceux qui, partant du choix qu'ils faisaient du langage résurrectionnel, confessaient Jésus non seulement comme Seigneur et Fils mais comme Christ Tête de son Corps qui est l'Eglise, de le mettre en scène un peu à la manière des biographies des hommes illustres et exemplaires. Ils l'ont montré agissant, parlant et souffrant et ils ont récupéré ainsi quelque chose de la puissance qu'il avait réellement manifestée durant son passage chez les hommes. Mais, ce faisant, il est clair que les évangélistes ne voulaient pas d'abord faire oeuvre d'historiens ou de chroniqueurs ou d'hagiographes. Leur intention était plutôt de disposer des lecteurs et des auditeurs à entrevoir dans les manifestations de la corporalité la plus quotidienne la métamorphose qu'y produit déjà la transfiguration du Christ (2 Co 3,18; Rm 12,2; Mc 9,2). Ils ont voulu paradigmatiser en la narrativisant le une-fois-pour-toutes du cheminement exemplaire de celui qui, selon eux, était et devait être reçu et cru comme l'archétype répétable de la foi, de l'amour et de l'espérance. C'est ainsi qu'a été créé le genre littéraire unique des évangiles, création que des critiques attribuent à des conteurs de génie et que les croyants postcritiques continuent à recevoir comme inspirés par l'Esprit de Dieu.

17. Eschatologie. Avec le jugement, la rémission des péchés, la vie éternelle, le Fils de l'Homme, le Royaume de Dieu, le Jour du Seigneur, l'Esprit, la résurrection faisait partie des représentations traditionnelles concernant une certaine fin des temps. A une suite d'époques (Dn 2) allait en succéder une autre où, la série connue étant close, serait inauguré, au-delà du temps présent, le temps (qui était) à venir (Mc 10,30; Lc 20,34-35). La mise à jour cet arrière-fond a amené les commentateurs à considérer que l'une des caractéristiques des participants au mouvement de Jésus a consisté, tout en conservant les représentations d'un futur proche, d'abord à s'exercer à en reconnaître et à en laisser se poser les signes annonciateurs dans le présent (le déjà là dans le pas encore), et, plus radicalement, à se remémorer le une-fois-pour-toutes qu'avaient été l'avènement et l'événement de Jésus. Ils devaient penser que le jugement est en cours, que le Fils de l'Homme est venu, que le Règne de Dieu est parmi nous, que l'Esprit se manifeste, que ceux qui sont au Christ sont dans le Jour, que ceux qui croient ont la vie éternelle, et, finalement que ceux qui étaient morts à cause de leur incrédulité sont ressuscités (Ep 2,1.5).

18. Foi, amour, espérance. Les évangélistes ont ainsi rétroprojecté dans un passé fondateur l'image d'un Présent où l'avenir s'anticipe. Ils ont "re-présenté" l'inauguration. Aussi, plutôt que sur l'espérance, le futur et l'Esprit, et plutôt que sur l'amour, le présent et le Fils, ont-ils mis l'accent sur

la foi, le passé et Dieu. La foi est considérée comme une disposition à surdéterminer la confiance traditionnelle dans le Dieu unique en la redirigeant vers un Seigneur exalté et un Christ ressuscité qui est représenté dans son abaissement et son consentement à la volonté de Dieu. Ainsi, les évangélistes sont venus à reculons du Seigneur et Christ de la foi au Jésus de l'histoire. Et c'est délibérément qu'ils ont mis en scène un Fils de l'Homme déjà tout-puissant, consentant à la toute-impuissance et, de ce fait, opérant déjà le salut. Comme il avait déjà vaincu la mort, la vie opérait en lui la capacité de faire voir les aveugles, entendre les sourds, marcher les estropiés, ressusciter les morts, évangéliser les pauvres (Mt 11,5). Le récit de Mc 2,1-12 est particulièrement suggestif à ce sujet: là, le Fils de l'Homme constatant la foi, remet les péchés, fait lever ("ressusciter") l'impotent, le fait marcher, manifeste la venue du Règne de Dieu et confond ceux qui ont des yeux pour voir et qui, cependant, ne voient pas (pas encore).

19. Au-delà. Il suit de cet ensemble de réflexions qu'une des mises à jour de la tradition chrétienne au 21e siècle pourrait consister à désindividualiser et déseschatologiser la représentation de la résurrection, à réadosser l'au-delà sur l'en-deçà, à comprendre la vérité comme un principe de liberté et de générosité pour l'engagement des libérés au service de ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, et à laisser à celui que cela regarde le soin de voir à la façon dont, à la toute fin, seront réconciliés la justice et la miséricorde, l'un et le multiple, la vie et la mort, le temps et l'éternité.

R.B., 19.04.91